

toute chose, nous croyons à la justice et à la droiture.

Nous admettons qu'un grand nombre de nos jeunes gens émigrent—ceux qui, avec l'âge, ont acquis la sagesse restent dans le pays—et traversent la frontière pour voir le grand pays américain, la grande nation yankee, les gloires d'un grand pays démocratique. Ils émigrent aussi dans un autre but : ils vont chercher de l'ouvrage. Où les trouve-t-on aux Etats-Unis ? Se livrent-ils à l'agriculture ? Je parle surtout pour mon comté, et je dis que bien peu s'adonnent à l'agriculture dans ce pays. On les trouve, pour la plupart, dans les établissements manufacturiers, et il n'y a pas une ville dans la République, surtout dans la partie nord des Etats-Unis, où vous ne trouviez un grand nombre de néo-Ecossais dans les établissements manufacturiers. Si vous pouvez donner le même travail de ce côté-ci de la frontière, ces gens ne traverseront jamais aux Etats-Unis, et ils seront prêts à accepter une rémunération moins élevée que celle qu'ils reçoivent là-bas.

Qu'ont fait les honorables députés de la gauche pour développer nos industries manufacturières ? Quelle est leur politique à ce sujet ? Leur politique est tout à fait opposée à la protection des industries manufacturières. Le développement qu'ont pris ces industries dans le pays, est dû à la politique des conservateurs-libéraux. C'est la politique inaugurée par le chef du gouvernement, qui a donné au peuple le travail qu'il trouve aujourd'hui dans les fabriques. Les honorables députés de la gauche ne sont-ils pas les champions de la réciprocité absolue ? cette chose que personne ne peut définir, cette chose qu'ils ne comprennent pas eux-mêmes, cette chose qui, comme un ballon, plane au-dessus du pays, et qu'ils regardent en disant : "Voilà quelque chose de beau, si nous pouvions l'avoir !" Ils nous disent que cette réciprocité va nous apporter la richesse. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire un retour à l'état de choses qui existait lorsque les honorables députés de la gauche étaient au pouvoir, alors que l'excédant des articles fabriqués des Etats-Unis inondait le pays, diminuant la valeur de nos propres articles, à raison de la qualité inférieure des articles importés, et ruinant nos industries manufacturières. Si les honorables députés de la gauche étaient au pouvoir, le peuple, en plus grand nombre, quitterait le pays pour aller travailler à la prospérité des Etats-Unis, et hâterait ainsi la ruine de nos propres industries. Nous devons creuser nos mines et en extraire le minéral, comme dit M. Wiman "afin d'enrichir les Américains, en transportant ces produits dans leur pays pour qu'ils le préparent," nous devons creuser et ensemencer le sol et leur donner le grain, pour qu'ils le préparent pour ce pays. C'est ce que nous avons fait dans notre propre province il y a quelques années. Nous avons coupé du bois que nous avons envoyé aux Etats-Unis et là, ils en ont fait des cuves, des planches à laver et tous autres objets de ce genre qu'ils nous ont renvoyés, en nous faisant payer le coût du transport aller et retour, et le coût de la fabrication. Nous verrions le même état de choses se répéter, si les honorables députés de la gauche étaient au pouvoir.

Qu'on me permette de dire que, malgré les vœu-fétières d'un député de la gauche qui disait, à la dernière session, avec force gesticulations, que ceux qui émigrent aux Etats-Unis, ces jeunes gens qui

nous abandonnent, peuvent se mesurer avec n'importe quel peuple du monde, et que s'ils rencontrent leurs égaux, ils ne trouvent jamais leurs supérieurs. Il nous a même dit que les Canadiens prospèrent aux Etats-Unis, et qu'ils deviennent leurs propres maîtres. C'est un grand pas de fait que devenir son propre maître.

J'admet, avec l'honorable député, que vous pouvez prendre un homme de la Nouvelle-Ecosse, le placer à côté d'un autre homme de n'importe quel pays, qui n'aura pas eu de plus grands avantages que lui, et vous verrez qu'il sera son égal. J'ai vu de mes compatriotes dans les différentes parties du monde, et je ne les ai jamais vus au second rang. Je ne puis rien dire des habitants d'Ontario ou de Québec, parce que je ne les connais pas.

M. COCHRANE : Ils vont prendre soin d'eux.

M. FREEMAN : Mon ami dit qu'ils vont prendre soin d'eux, et je n'en doute pas. J'ai vu de mes compatriotes de la Nouvelle-Ecosse dans toutes les parties du monde, et ils n'étaient pas les derniers ; au contraire, neuf fois sur dix, ils étaient les premiers, et ils n'ont jamais craint de se mesurer avec les autres nationalités. Mais il faut leur donner les mêmes avantages, car nous ne sommes pas tellement supérieurs aux autres nations, que nous puissions lutter avec des chances inégales. Il faut nécessairement peser toutes choses, si nous voulons que des hommes se rencontrent dans des conditions égales. Les manufacturiers des Etats-Unis ont de nombreux avantages sur nous, avantages qui pourraient les rendre maîtres de nos marchés, quoique nous puissions être supérieurs à eux, ou, du moins, leurs égaux en adresse et en habileté. Je ne veux pas que nos gens deviennent les mineurs, et les charroyeurs d'eau et de bois des Américains, comme cela arriverait, si ces messieurs de la gauche étaient au pouvoir. Je n'en veux pas aux Yankees. Le fait est que j'aime beaucoup les Yankees, mais j'aime encore mieux mon pays. J'aime bien mon voisin, j'aime bien sa famille, mais j'aime encore mieux la mienne, et j'estime bien peu l'homme qui n'aime pas mieux sa famille que celle des autres. Nous soupçonnons un homme, du moment que nous le voyons abandonner sa femme pour s'en aller demeurer chez son voisin, et laissez-moi vous dire que c'est ce que je pense des députés de l'opposition, quand je les vois aller faire l'amour à nos voisins de l'autre côté de la frontière, et leur dire : "Oh ! que vous êtes aimables ici, que vous êtes beaux ; si seulement nous pouvions venir demeurer avec vous, pour jouir de tous vos avantages, nous abandonnerions nos vieilles amours de là-bas !"

Du moment qu'ils agissent ainsi, ils négligent leurs propres gens, et ils ne restent plus avec gaieté de cœur, de ce côté-ci des frontières, avec leur famille et leurs gens. Ils peuvent bien parler de leur loyauté, ils peuvent bien ridiculiser la nôtre, mais je n'ai encore jamais vu un homme qui avait trop de loyauté, et je pense bien que je n'en verrai jamais. J'en ai vu un grand nombre, au contraire, M. l'Orateur, qui n'en avaient pas assez, et lorsque ces messieurs viennent nous ridiculiser à propos de notre loyauté, ils devraient se rappeler qu'ils sont suspects de n'avoir pas cette loyauté, que l'on devrait rencontrer chez tout Canadien. Je veux parler de ceux qui travaillent en dessous et le plus habilement possible, à arriver de ce côté-ci de la chambre. Je crois, M. l'Orateur, que, s'ils arri-